



# ROUDA

## Les mots nus



«Autant de vitalité  
que de colère.»

*Libération*



«Je m'appelle Ben. Une seule syllabe qui en appelle d'autres. Tous mes potes m'appellent Benji. Ma mère m'appelle *chéri*. Mon père m'appelle rarement. J'ai 14 ans et le quotidien monotone d'un collégien de banlieue. Les cours, quelques galères, et beaucoup d'ennui. Rien d'exceptionnel. Je suis plutôt petit pour mon âge, je n'ai d'envergure que dans mes rêves. Mon corps menu devient celui d'un géant lorsqu'il se pose dans l'*Odysseus* aux côtés d'*Ulysse 31*. Rien ne me destine à devenir le leader de la révolution qui va demain embraser la France. »

Entre Belleville et *la Brousse*, Ben cherche sa place. Il traverse les années 90, les bouleversements du monde et les luttes sociales qui secouent le pays. Un roman combatif et mordant sur les clivages et les failles de notre société, tendre et poétique sur les amitiés indéfectibles et l'amour pour toujours.

« On pense aux *Années* d'Annie Ernaux en lisant ce premier roman d'une grande puissance elliptique. » *Le Mondes des Livres*

« Elle existait déjà en musique, mais en littérature aussi, une voix est née. » *Le Figaro littéraire*

« Dans ce premier roman, il y a autant de vitalité que de colère. » *Libération*

**ROUDA** est né en 1976 à Montreuil. Slameur, rappeur, poète, il a sorti plusieurs albums et sillonne la France et le monde depuis 20 ans au gré de ses concerts et spectacles. *Les Mots nus* est son premier roman.

Rouda

# Les mots nus

LIANA LEVI  *piccolo*



*Aux morts oubliés, aux années désarticulées,  
Aux rêves décalés, aux identités déchirées,  
Aux trottoirs délabrés, à l'espérance en chantier,  
Aux combats à venir et aux luttes passées,  
À celles et ceux qui se battent à mots nus.*



*Je ne voyage sans livres ni en paix, ni en guerre [...]  
C'est la meilleure munition que j'aie trouvée  
à cet humain voyage.*

Montaigne, *Essais*, III, 3

*Rien ni personne ne pourra étouffer une révolte  
Tu as semé la graine de la haine, donc tu la récoltes [...]  
L'explosion de toutes les cités approche  
D'abord des gens fâchés qui n'ont pas la langue dans la poche*

2 Bal et Mystik, *La sédition*



## BANDE-SON

*Protect Ya Neck* – Wu-Tang

*I Wanna Get High* – Cypress Hill

*J'appuie sur la gâchette* – NTM

*Ready to Die* – Notorious Big

*The World is Yours* – Nas

*Prose combat* – MC Solaar

*People Everyday* – Arrested Development

*Violent* – Tupac

*I Will Survive* – Gloria Gaynor

*The Way I Am* – Eminem

*Saaltak Habibi* – Fairuz

*La jeunesse emmerde le Front National* – Bérurier noir

*Sodade* – Cesária Évora

*Un jour comme un autre* – Tandem

*Éternel Recommencement* – Youssoupha

*The Revolution Will Not Be Televised* – Gil Scott-Heron



*Je suis de la génération des émeutes de la  
faim, des guerres d'Irak, de la chute du  
mur de Berlin.*

*De la génération du pétrodollar, des tours  
jumelles et du tiers-monde, des grands  
patrons, des vrais pauvres et des fonds de  
pension.*

*Des vitres blindées, des capotes, du Sida.  
Des cartes Sim et des sonneries polyphoniques.  
Des suicides collectifs, des combats à mains  
nues,  
Des écrans plats et des massacres à la  
machette.  
Des ordinateurs de poche, des centrales  
nucléaires,  
Des espèces en voie de disparition et des  
balles en caoutchouc.*

*Je suis de la génération des tomates en décembre  
et des voyages dans l'espace,  
De la Bourse et de la cocaïne en ligne,  
Du recyclage, d'EuroMillions, des bidonvilles,  
Des mines anti-personnelles, des injections de  
botox,  
Des centres de rétention, des charters, des  
frontières à angle droit,  
Des distributeurs automatiques, des SMS, et du  
Paris-Dakar.*

Du pain sous cellophane et des jeux télévisés,  
De Vigipirate, des chanteurs déprimés,  
Du périphérique et du bitume sur les pavés,  
De la restauration rapide, du string et des  
amours en silicone,  
Des minutes de silence, des tremblements de  
terre,  
Des Assedic, des assistantes sociales et des  
remises de peine,  
Des crédits à la consommation et des adresses  
e-mail.

Je suis de la génération des attaques  
préventives,  
De la violence légitime et des défenses anti-  
aériennes.  
Défense d'afficher.  
Défense d'entrer.  
Défense de stationner.  
Défense de descendre avant l'arrêt complet du  
véhicule.

Je suis fils de la haine, nourri au sein des  
colères muettes, des révoltes silencieuses.  
Je suis le frère des orphelins jeteurs de  
pierre,  
Des apatrides, des peuples en exil, des  
clandestins,  
Des sans-papiers, des sans-abris, des sans-  
voix, des sans-destin.

Je suis une bombe entre les mains d'un fou  
Je suis le pire du pire  
Je suis un produit occidental.





## LA BROUSSE

1990.

Je porte le même jean Levi's à peu près toute l'année. C'est plus une question d'habitude que de style. J'ai jamais vraiment eu de style. Comme je suis blanc, je suis rarement retenu plus de deux minutes pour un contrôle d'identité. J'ai un physique passe-partout et la plupart des profs ont toujours eu du mal à se rappeler mon prénom.

Je m'appelle Ben. Une seule syllabe qui en appelle d'autres. Tous mes potes m'appellent Benji. Ma mère m'appelle *chéri*. Mon père m'appelle rarement. J'ai 14 ans et le quotidien monotone d'un collégien de banlieue. Les cours, quelques galères, et beaucoup d'ennui. Rien d'exceptionnel. Je suis plutôt petit pour mon âge, je n'ai d'envergure que dans mes rêves. Mon corps menu devient celui d'un géant lorsqu'il se pose dans l'*Odysseus* aux côtés d'*Ulysse 31*. Rien ne me destine à devenir le leader de la révolution qui va demain embraser la France.

Dans mon quartier, je crois que personne ne me connaît vraiment. La première fois que je me suis battu, c'était contre un mec que je connaissais pas. Pour une raison qu'on a jamais cherché à connaître. On s'est

envoyé quelques patates, et puis on s'est serré la main. Il habitait dans les immeubles au bord du canal, passage Ernest Labrousse. Là-bas, personne savait qui c'était Ernest Labrousse, alors le quartier on l'appelait juste *la Brousse*. Un quartier typique de Seine-Saint-Denis, bâtiments anodins et sans couleurs, avec ses dealers en survet gris et ses éducateurs aux abois. Comme j'étais pote avec King et Mylove, les gitans du bout de la rue, j'ai jamais eu de vraies embrouilles.

Nous, on habite de l'autre côté du canal. Dans la zone pavillonnaire, près du stade. Une maison avec ma propre chambre, et un petit jardin. Mon père a son atelier de bricolage. Ma mère son potager. L'estragon et la menthe sauvage poussent au pied d'une bouture d'olivier. On lit *Télé 7 jours*, on boit l'apéritif, on regarde PPDA, on boit du vin à table, on fait du feu, on regarde Belmondo et Roland-Garros.

La plupart du temps, je suis un enfant heureux. L'amour de ma mère me permet de le croire. La voir sourire me suffit. Pour le reste, mon père se charge de me rappeler qu'un bonheur n'est jamais complet. Lui, il ne croit ni en Dieu, ni au communisme. Moi, je peux croire en ce que je veux, mon père en a pas grand-chose à foutre. Faut juste être poli, ne pas faire de taches sur son gilet à carreaux, et marcher droit. Au goûter, c'est pain-fromage. On s'y fait vite. J'essayais surtout de croire en moi-même. C'est pas facile. À ma première raclée, j'ai tout de suite compris que j'avais plutôt intérêt de cartonner à l'école.

Je suis fils unique. Parce que mon grand frère est mort. Mais ça veut rien dire de dire *grand-frère*. Vu que je l'ai pas connu. Vu qu'on en parle jamais. Vu qu'il n'y a pas de photos de lui sur le mur de l'escalier où on met

toutes les photos. Les photos de vacances. Les photos d'identité. Les photos de classe. Les photos du mariage de mes parents. Elles sont plantées dans le liège avec des punaises multicolores. Dans un ordre aléatoire. Sans logique, ni chronologie. Ma mère dit qu'un jour elle va prendre le temps de tout bien organiser. Moi, j'aime bien le côté mosaïque. J'y vois un semblant d'harmonie qui surgit du chaos. Je crois que mon *grand-frère* est mort quelques mois, ou quelques années, après sa naissance. On m'a pas dit. C'est sûrement pour ça que mon père a ce regard vide qu'il remplit avec du vin. Et que ma mère fume ses Camel en cherchant le ciel par la fenêtre. Et que d'un seul coup, sans motif apparent, elle me serre très fort contre sa peau qui sent le cendrier. Elle ne dit rien. Elle me respire. La voir sourire me suffit. J'ai jamais réussi à savoir ce qu'il s'était passé, si c'était un accident ou une maladie, parce que leurs paroles se déforment lorsqu'elles traversent les conduits de la maison jusqu'aux murs de ma chambre. J'ai beau me concentrer, et coller mon oreille contre la grille d'aération, à l'arrivée, elles n'ont plus rien à voir. J'ai déjà confondu des cris de dispute avec des soupirs d'amour. Et comme mes parents s'engueulent plus qu'ils ne font l'amour, je préfère imaginer qu'ils s'aiment. Parfois, entre les silences et les bruits de fourchettes qui raclent la faïence, j'essaye de leur poser des questions. Mais mon père répond toujours que c'est mieux de finir son assiette que de finir une phrase.

Mon père travaille dans un garage sur la Nationale 3. Ma mère fait de la compta dans des bureaux à Paris. Ils partent tôt. Ils rentrent tard. Ils sont toujours fatigués. Ma mère laisse plein de *post-it* sur la porte du

frigidaire, avec des mots gentils et la liste des trucs que je peux mettre dans mes sandwiches. J'ai mon trousseau de clés depuis la fin de la primaire. Je me réveille tout seul. Je déjeune tout seul. Je rentre tout seul. La télé trône au milieu du salon. Elle fait partie de la famille. C'est la tante de province en visite à Paris, qui n'était censée rester que quelques jours, mais qui a finalement vidé ses valises et rangé ses culottes dans les tiroirs de l'armoire. Une drôle de confidente, car elle ne me répond jamais quand je lui raconte ma journée. Elle ne répond à personne d'ailleurs. Ni à ma mère qui questionne PPDA sur sa coupe de cheveux, ni à mon père qui hurle à Deschamps de ne pas faire la passe à Ginola. Quand on met la table, quand on passe à table, quand on quitte la table, elle est toujours allumée. Drucker et Dechavanne font la conversation, assis dans le canapé du salon. Mais lorsque mon père rentre du garage, il ne leur adresse pas un mot. Il s'affale dans son fauteuil, une grosse masse de velours rouge, sa propriété privée, il décapsule une bouteille de bière et marmonne dans sa barbe que les patrons sont tous des connards prétentieux.

Le week-end, King et Mylove viennent sonner à la porte. Les deux frères ne se ressemblent absolument pas. King est balèze. La peau mate et les yeux vert-beaugosse. Mylove est tout sec et super moche, avec sa tête plate et son gros nez en forme de buzzer. Mon père dit qu'ils ont pas le droit d'entrer dans la maison. Qu'il faut se méfier des gitans. Que leurs enfants devraient aller à l'école, plutôt que de traîner dans les rues du quartier. Alors on plante nos carcasses dans le bitume, et on discute sur le pas de la porte. Je leur raconte les

meilleures anecdotes de ma semaine de collègue. La fois où Zinat Bocuze, la plus belle fille du quartier, a embrassé Éric Lagasse dans les toilettes, et qu'il en est ressorti les joues tachées de rouge à lèvres et de honte. La fois où Ibra a fait un petit pont à Mehdi, qui est normalement beaucoup plus fort en foot, et que toute la cour s'est mise à hurler et à valser comme si on était au Parc des Princes. King et Mylove me racontent leurs journées sur les marchés, se vantent de transformer de vieilles tables de bois en montagnes d'or, et agitent sous mes yeux deux billets de 100 francs que leur père leur a donnés en récompense de leur temps. On s'invente des aventures extraordinaires pour oublier qu'on s'ennuie.

– Bèèèèèèè!!! C'est pas un bistrot ici! Prends tes potes et casse-toi!

Quand mon père nous crie par la fenêtre de ne pas traîner devant la maison, parce qu'il faut pas que les voisins se mettent à penser des choses, on transporte nos carcasses pour les planter ailleurs. On marche les mains au fond des poches, la tête cachée dans les épaules. On va au stade. Pour taper le foot et écouter les histoires des grands de *la Brousse*. Faut juste attendre que quelqu'un ramène une balle, et que les grands nous laissent jouer, parce qu'on est encore trop petits pour faire partie de leurs histoires.

Dans son quotidien monochrome, ma famille a ses habitudes. Je les ai classées mentalement. En deux catégories.

Celles qui font du bien.

Couleur bleue.

Et les insupportables.

Couleur noire.

En juillet, je suis au centre de loisirs. Noir. En août, on part en vacances dans un camping en Bretagne, toujours le même. Bleu. Le samedi, on va faire les courses à Cora, en même temps que tout le monde. Définitivement noir. On traîne des heures dans les rayons, ma mère bavarde avec des voisines de *la Brousse* et mon père fait la gueule dans la queue en marmonnant qu'on aurait dû partir plus tôt. On achète les trucs en gros, c'est moins cher et ça dure plus longtemps. Le caddie déborde de packs de bière, de barquettes de viande, d'imitations de Miel Pops, et de contremarques de Danette à la vanille. Mon père dit qu'il faut faire des stocks, que la vie peut nous tomber dessus n'importe quand.

Mon collègue, c'est le collègue Jean Moulin. Jean Moulin est quelqu'un d'aussi connu qu'Ernest Labrousse, alors le collègue on l'appelle *le Moulin*. C'est à dix minutes à pied. Un collègue typique de Seine-Saint-Denis, bâtiment anodin et sans couleurs, avec son proviseur en costume gris et ses jeunes profs aux abois. Au milieu de la cour, dans les couloirs, cartable sur le dos, je n'étais que de passage. J'étais venu chercher ce qu'il y avait à prendre.

J'ai jamais été un meneur. Et si vous lisez cette histoire jusqu'au bout, vous aussi vous vous demanderez comment un banal gamin de *la Brousse* est devenu le héros qui a conduit les banlieues de France à l'assaut du Pouvoir. J'étais plutôt bon à l'école mais j'étais du genre discret, ni au fond, ni au premier rang, bien au milieu de la classe. Le genre bien élevé, bonnes notes, pas d'histoires. Bon élève, bon camarade. J'avais toujours

un pote plus grand et plus gros que moi. Je le choisissais toujours un peu con, avec une tête bien méchante. Je lui donnais un coup de main pendant les contrôles, je l'aidais à faire ses devoirs. En échange, il restait à côté de moi pendant la *Chasse aux Français*. La *Chasse aux Français*, c'était un jeu super simple. Mais quand j'en parle aujourd'hui, j'ai encore du mal à le comprendre, ce jeu. À un moment de la récréation, quelqu'un – je sais plus qui, ça changeait tout le temps – poussait le cri de ralliement tant redouté par les babtous. Et plusieurs fois par semaine, la fréquence était aléatoire, tous les rebeus et les renois se regroupaient en meute pour disperser à grands coups de tête, de pied et de poing le maigre troupeau de petits blancs perdus au milieu de la cour du *Moulin*.

– Chaaaaaaaaasse aux Français!!!

Derrière mon pote plus gros que moi, je suis intouchable. Personne ne m'a jamais pris en chasse, je reste spectateur, curieux de savoir pourquoi la douleur des autres ne me touche pas.

Je ne me suis senti en danger qu'une seule fois. C'était en 3<sup>e</sup>, juste avant les vacances de la Toussaint. Mon pote plus gros que moi avait trempé ses frites dans de la mayonnaise périmée, et il était absent jusqu'à la rentrée.

Éric Lagasse vient de se manger deux balayettes dans un coin de la cour. Il se met à pleurer. Pas parce qu'il a mal aux genoux, mais parce que Zinat Bocuze ne l'a même pas calculé. Comme d'hab, les surveillants font semblant de rien voir. Le chef de meute me pointe du doigt. La horde soulève la poussière et se met à cavalier dans ma direction, mais Ibra la stoppe net en faisant

planer la menace que je traîne avec les gitans. Les mecs me tournent le dos dans un même mouvement, et se mettent à renifler la piste d'une autre proie.

La *Chasse aux Français*, c'est pas une histoire de couleur de peau. Je suis d'une génération d'enfants qui ne calculent pas ce genre de divisions. On s'additionne, on se multiplie, et on se fout du résultat des équations. On grandit ensemble, on se mélange, et on laisse aux adultes la charge de résoudre les problèmes compliqués. La *Chasse aux Français* c'est surtout une histoire de sémantique, parce qu'à quelques exceptions près, on est tous Français. Que la France abandonne certains de ses enfants, que ces enfants solitaires ne cherchent ni à la connaître, ni à la reconquérir, c'est ça le nœud du problème. Et c'est pas le nôtre. D'ailleurs, ce jeu n'existe plus aujourd'hui. Mais il a certainement dû m'épaissir le cuir, et nourrir sans le savoir la violence que je laisserai un jour courir dans les rues de Paris.

Vu la qualité de mon bulletin scolaire, je suis un bon exemple de réussite de l'École de la République. J'étais fort en français, fort en histoires, vite fait en biologie, et nul en maths. Les maths. Matière sacro-sainte pour mon père. Un calvaire de salle de classe qui pesait lourd dans mon cartable, et que je traînais jusqu'à la maison. Les notes en dessous de la moyenne étaient souvent à l'origine des colères de mon père, car il avait besoin de raisons précises pour les laisser éclater.

Les profs qui se souvenaient de mon prénom m'aimaient bien et j'ai traversé mes années collège dans l'ombre de potes plus gros que moi. Je me suis jamais fait griller quand j'ai commencé à faire des conneries

ou à dealer un peu pendant les interclasses. Je trouvais toujours quelqu'un pour vendre à ma place, prendre à ma place, se battre à ma place. Une seule fois, j'ai eu un problème vraiment personnel avec un mec. Pour une histoire de dessert que je voulais pas lui donner à la cantine. Le mec parlait beaucoup à la sortie, mais il a moins fait le malin quand j'ai essayé de lui crever les yeux avec mon compas. Je suis quelqu'un d'assez impulsif. À chaque trimestre, j'ai toujours ramené les félicitations, les tableaux d'honneur de l'enfant modèle. J'étais le renard blanc, invisible au milieu de la meute. J'ai louvoyé, souri, menti, triché, volé, découpé, vendu, slalomé entre *la Brousse*, *le Moulin* et les coups de ceinture de mon père.

Je peux pas dire que je suis un enfant battu. C'est juste que mon père n'a pas assez de mots. Et que ma mère ne sait pas dans quelle langue il faut lui parler. À chaque fois, je me dis qu'il a ses raisons. Des raisons que sa colère ignore. Des raisons qui ne rentrent dans aucune catégorie de nos habitudes. Je lui trouve toujours des excuses. C'est à cause de sa journée, et du carburateur de la Mercedes qui n'est pas encore arrivé au garage. Il a raison, les gens ne devraient pas rouler dans des voitures allemandes. Ou alors c'est à cause de la queue du samedi à la caisse du Cora. Il a raison, il avait dit qu'il fallait partir plus tôt. Ou c'est à cause de mon *grand-frère*. Peut-être que si on mettait une photo de lui sur le mur de l'escalier, ça lui ferait du bien. Un matin, alors qu'il avait encore pété les plombs la veille au soir, et que mon arcade sourcilière s'était gonflée de bleu après qu'il m'ait fracassé la tête contre la machine à laver, il s'était agenouillé devant mon lit et s'était mis

à pleurer. Des pleurs bizarres. Des larmes muettes. Aucun son n'était sorti de sa bouche.

– C'est pas grave papa.

J'avais pris sa main dans la mienne, mais ma mère avait déboulé dans la chambre pour nous détacher, et me serrer contre sa peau. Son sourire m'aurait suffi. Mais elle avait pleuré elle aussi.

Un vendredi par mois, le premier le plus souvent, parce que la paie vient de tomber, on va dîner au *Royal Shangai*, le resto chinois de la Nationale 3. On y va toujours le vendredi, parce que c'est le soir du buffet à volonté.

Bleu-noir.

Ça fait du bien, parce que c'est notre moment à nous. Notre sortie à tous les trois. On s'habille bien, on met du parfum, et on gare la R25 bien en évidence sur le parking. C'est insupportable parce que les nappes sentent la naphthaline. Que les poissons se cognent contre les vitres de l'aquarium. Que la musique déprimante ne s'arrête jamais, sous prétexte qu'elle donne un côté authentique. Mon père commande toujours une bouteille de Côtes-du-Rhône. Une bonne. Il fait semblant de s'y connaître en demandant de la goûter. Nos assiettes dégoulinent de nems, de samossas, de nouilles, de poulet au gingembre. Je vais jamais réussir à finir. Mon père ne parle que de la pluie et du mauvais temps. Son cœur est un ciel gris. Au bout de trois verres de rouge, les nuages s'écartent et il raconte les mêmes blagues, avec un Français, un Belge, et un Arabe. Il dit qu'on est là pour se faire plaisir. Il dit qu'on est plus pauvres que les gens du nouveau lotissement du canal, mais qu'on sera toujours moins pauvres que les gitans.

Comme on a encore le droit de fumer dans les restos, ma mère enchaîne les clopes. Elle a toujours un paquet d'avance. La fumée du tabac se mélange à celle du graillon des cuisines, ma mère vient d'inventer une nouvelle fragrance : Camel aigre-douce. Mon père dit que les Chinois sont meilleurs en bouffe qu'en voitures. Ma mère laisse toujours parler mon père.

– T'es épais comme une tringle.

Il me dit de manger. On parle pas des autres. On parle pas de nous. On parle pas de ce qui nous rend tristes.

1993.

J'entre dans le Wu-Tang et je marche avec Cypress Hill. J'ai quelques poils et des boutons en plus, mais le même visage de gamin. Le même physique passe-partout, le même prénom d'une seule syllabe que personne ne se rappelle. Je manque toujours d'épaisseur. C'est pas une métaphore. Quelques kilos me font défaut pour rester debout dans les tempêtes qui m'attendent.

En arrivant au lycée, son nom n'a pas d'importance, j'ai réalisé que j'aimais pas trop le concept d'enfance. Jusqu'à un certain âge, ça implique de traverser le temps sans vraiment en avoir conscience. Je n'étais pas né à la mort de Martin Luther King. J'avais cinq ans à celle de Bob Marley, et seulement dix à celle de Malik Oussekine. C'était l'époque des NTM avant Notorious Big, de *Menace II Society* avant *La Haine*. Walkman vissé sur la tête, je débarquais au lycée avec le ventre vide, les yeux rouges et la gueule de bois. Je dealais un peu,

mais ce que je préférais c'était la rhétorique. J'avais l'arnaque littéraire. Je parlais peu et bien. Je mettais des bananes oratoires. Des balayettes verbales. J'ai défoncé le bac français. 15 à l'écrit, 16 à l'oral. J'étais un vrai petit connard prétentieux. Un patron potentiel. Je me croiserai aujourd'hui, je crois que je me mettrai des claques.

Avec le temps, j'ai appris à mettre des noms sur les paroles déformées qui s'échappent de la grille d'aération de ma chambre. Je suis plus grand, et je suis obligé de tordre mon corps pour y coller mon oreille. La chambre de mes parents est devenue un ring de boxe. Une boxe verbale. Ça conjugue des directs du bras avant et des crochets en décalage. Ma mère ne laisse plus parler mon père. Elle crie plus fort que lui. J'arrive à décrypter les vibrations et à recoller les syllabes. Première reprise. Ma mère est plus légère, mais ses mots se déplacent bien.

– Si ème u fo ke tu diz.

Reproche bien placé. Mon père s'est spécialisé dans l'art subtil de l'esquive. Je ne l'entends pas répliquer. Deuxième reprise.

– C u po ible yena ma r 2 7 mèt 2.

Joli enchaînement de ma mère. Très technique.

– M f ier taka...

Onomatopée indéchiffrable de mon père. Il est touché à la foi. Celle qu'il n'a jamais eue. Fin du combat.

Mon père. Ses silences me faisaient plus de mal que ses coups. J'avais redoublé d'efforts pour remonter ma moyenne en maths, mais ça ne lui suffisait pas. Alors, un jour, j'ai volé l'autorisation de m'enfuir avant mes

17 ans. J'ai fait mille sept cent quatre-vingt-neuf fois le tour de mon quartier. Quelque chose, ou quelqu'un, m'appelle de l'autre côté du périphérique. Je quitte *la Brousse*, sans savoir que je ne lui échapperai pas. Sans savoir que mon quartier allait devenir l'épicentre des tremblements de terre à venir.

Je suis parti passer mon bac à Paris. C'est plus loin. Ça veut dire marcher dix minutes au bord du canal, prendre le bus, attraper le RER B, correspondance à Châtelet, métro jusqu'à Porte de Vincennes. À l'aller. Au retour. Une vraie mission. Mais c'est Paris. Je me suis trouvé des potes, pour squatter leurs canapés et poser mon sac dans leurs salons. Je mange à l'œil dans les allées des supermarchés ou je m'invite à déjeuner chez le mec qui a besoin d'un coup de main pour sa dissert de philo. Je vais à toutes les soirées. De temps en temps, je sors avec des filles du lycée, ou avec leurs sœurs qui ont des apparts.

Je suis là pour une année seulement. Je suis le petit nouveau et j'en profite pour changer de peau. Lorsqu'on me pose la question, je ne dis jamais que je viens de banlieue. Je me réserve la possibilité infinie de m'inventer de nouvelles vies. Ça m'amuse de mentir à des gens que je ne reverrai sûrement jamais. Je leur dis que je suis le fils d'un opposant politique en exil, ou que ma mère a tué mon père, et qu'elle a pris perpète. J'aime voir la surprise, la gêne, ou l'émerveillement qui s'invitent dans leurs yeux.

Caroline Mazères est assise à côté de moi en cours de philo. Ça fait deux mois que j'arrive à lui faire croire que mes parents travaillent pour les services secrets, qu'on vit dans une planque, que mon père va se faire refaire le visage, mais que je dois passer mon bac avant qu'on

nous exfiltre en Argentine. Je sens que ça l'inquiète, et qu'elle me prend trop au sérieux. Alors je la ramène à la réalité, et je lui dis que je viens de *la Brousse*.

– Ernest Labrousse ?

Caroline Mazères a quand même quelques références.

Adolescent, j'étais ni vraiment beau, ni vraiment moche. Paris, j'aimais bien. C'était bien pour les meufs. Les filles de Paris elles aiment bien les gars qui viennent de banlieue. Elles doivent leur trouver un côté exotique. À leur contact, j'ai découvert Ménilmontant. Montmartre. Les cafés en terrasse. Les expos. Ce petit resto tellement sympa. Une meuf c'est bien, ça t'apprend plein de choses.

On m'aurait mis dans un survet gris, dans une rue anodine et sans couleurs, j'aurais eu l'air d'un banlieusard aux abois. Mais c'était Paris, et c'était l'époque où j'ai commencé à mettre des jean Levi's.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>  
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

© Éditions Liana Levi, 2023

Couverture: D. Hoch

Cette édition électronique du livre *Les Mots nus* de Rouda  
a été réalisée en juillet 2024 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0963-6)

ISBN ePDF : 979-10-349-0965-0